Éditions diverses.

Chiara Cignolo, *Terentiani Mauri, de litteris, de syllabis, de metris* ; 2 tomes : tome I, *Introduzione, testo critico e traduzione italiana* ; tome II : *Commento, appendici e indici* (Bibliotheca Weidmanniana : Collectanea Grammatica latina, 2.1) : Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 2002, 649 pages.

On ne peut que se réjouir de ce beau livre, qui est la première traduction complète de ce grammairien artigraphe, métricien et poète, fût-il didactique. Il est impossible de détailler l'ensemble du contenu. On insistera sur le fait que Ch. Cignolo offre non seulement une traduction (très réussie) de la totalité du " traité " de Terentianus Maurus, mais aussi, comme dans toutes les éditions savantes et en plus d'un commentaire solide et bien documenté, une histoire du texte qui donne lieu à un bon apparat critique, une excellente introduction (difficultés de la datation, personnalité de l'auteur, plan détaillé du contenu, rapport aux autres artigraphes et *Grammatici* autant qu'à une rhétorique et à une poétique classiques, sources, langue et style). S'y ajoutent de très utiles appendices : critique, métrique, orthographique, prosodique, et deux *indices* non moins utiles : des auteurs cités et des notions. Quant au texte même de Terentianus Maurus, on (re)découvrira désormais, avec un appareil technique sûr, un traité de phonétique, voire de phonologie, et de métrique. On pourra être ainsi sensible à la modernité de la réflexion de Terentianus Maurus : ses analyses qui sont relatives aux lettres, aux syllabes et aux mètres, même si elles sont héritées d'une longue tradition grammaticale, seront propres à renouveler nombre d'idées reçues sur la " grammaire " et la métrique des Latins. On ne manquera pas conjointement d'être attentif à la performance métrique et stylistique d'un auteur tardif, capable d'écrire en des mètres

aussi variés que les glyconiens (notamment dans la *Préface*), sotadéens, tétramètres trochaïques, trimètres iambiques, hexamètres dactyliques, distiques élégiaques, parémiaques, phaléciens, ioniques et autres mètres éoliens. On comprend que chez ce grammairien-poète la dérivation des mètres ainsi que la référence notamment aux mètres éoliens d'Horace, mais aussi à beaucoup d'autres poètes cités en vue d'illustrer en quelque sorte les lemmes, puisse constituer le troisième volet d'une ample réflexion grammaticale et technique sur la langue latine et ses mises en forme artistiques.

Spécialistes des *Grammatici*, philologues, métriciens, linguistes, historiens de la langue et de la littérature latine trouveront là une ample matière technique et une mine de renseignements, si bien que l'ouvrage ne se lit pas, mais se relit sans que jamais sa découverte n'en soit achevée.

Jacqueline DANGEL.

MANILIO, *Il poema degli astri* (*Astronomica*), vol. II, libri III-V, testo critico a cura di Enciro FLORES, traduzione di Riccardo SCARCIA, commento a cura di Simonetta FERABOLI e Riccardo SCARCIA (*Scrittori Greci e Latini*) : Firenze, Fondazione Lorenzo Valla — A. Mondadori, 2001, XXXIX et 567 pages.

Cinq ans après la parution du volume I (1996, chants 1 et 2), la publication des livres 3 à 5 clôt l'édition des *Astronomiques* de Manilius dans la collection des *Scrittori Greci e Latini*. Les trois auteurs qui avaient associé leurs compétences pour cette entreprise l'ont ainsi menée à bonne fin : sur E. FLORES (E.F.) reposent l'établissement du texte, l'apparat critique ainsi que certaines notes signées de ses initiales, R. SCARCIA (R.S.) s'est chargé de la traduction ainsi que de la partie historique et littéraire du commentaire, S. FERABOLI (S.F.) de toutes les notes qui relèvent de l'astronomie ou de l'astrologie : tâche essentielle pour un texte aussi spécialisé et difficile.

L'ouvrage s'ouvre sur une longue bibliographie de trente pages qui reproduit celle du volume I (p. XXXIII-LX), dont elle corrige quelques bévues typographiques ou quelques défauts ; elle en donne surtout une version augmentée et remaniée : les articles qui ne concernaient que les deux premiers chants font place à la critique qui porte sur les livres 3 à 5 et l'ensemble, qui intègre toute la bibliographie de la dernière décennie, forme actuellement la mise à jour la plus complète des travaux conduits sur les *Astronomiques* depuis six siècles. Peu de lacunes à signaler : il manque D. LIUZZI, *M. Manilio*, *Astronomica*, *Libro V*, Galatina, 1997 ; par ailleurs, le texte d'Hippolyte, *Refutatio omnium haeresium*, est plus utilement accessible dans l'édition M. MARCOVICH (« Patristische Texte und Studien » 25, Berlin/New York, 1986) que dans l'éd. E. MILLER de 1861. Par souci de commodité sans doute, la bibliographie est distribuée en trois sections : auteurs anciens, auteurs modernes dont les travaux portent sur les *Astronomiques* en général ou sur les trois derniers chants ; enfin tout ce qui concerne le texte, la tradition manuscrite et humaniste. Inconvénient de cette tripartition : à moins d'être particulièrement familier avec les travaux signalés, le lecteur doit fréquemment passer de la section 2 à la section 3 (ou l'inverse) pour trouver une référence, mais cette présentation critique permet à E.F. de livrer des notices précieuses sur nombre d'humanistes ou de philologues cités dans l'apparat critique avec lequel la bibliographie fait corps.

Le travail dont témoigne l'établissement du texte donne des résultats impressionnants : environ 55 conjectures nouvelles sont apportées au texte, dans 120 cas l'éditeur a choisi de revenir au texte des manuscrits principaux et dans une soixantaine de passages il opte pour les lectures d'autres manuscrits (*recentiores*) ou pour

diverses conjectures ou corrections proposées au fil de six siècles de philologie manilienne. Le bilan est éloquent : dans plus de 230 cas (soit pratiquement 10 % pour un ensemble de 2 362 v.), le texte établi par E.F. diverge de l'édition G.P. Goold qui fait autorité depuis vingt ans (Teubner, 1985 [1], 1998 [2]). Il ne saurait être question d'approuver tous les choix opérés, mais il faut d'abord saluer l'édition procurée par E.F. comme un retour raisonnable au texte des manuscrits, contre la tradition anglo-saxonne dominée par la personnalité d'A.E. Housman dont les intuitions géniales ont autant contribué à éclairer le poème de Manilius qu'à le déformer. Quarante ans d'intimité avec les *Astronomiques* expliquent la moisson de conjectures personnelles que propose E.F., certaines séduisantes (III, 4 *aetherios*, 14 *Messenae*, IV, 473 *pars est*) ou probables (III, 114 *consultum*, 507 *non errent*, IV, 77 *uincuntue*, 314 *sic inter*), d'autres moins plausibles malgré leur ingéniosité (V, 663 *in limina*). Ce regard neuf a pour principal mérite de remettre en question la lecture du texte, passablement figée depuis les éditions successives d'A.E. Housman dans la lignée duquel s'est inscrit G.P. Goold. Les conjectures proposées reposent sur une connaissance personnelle approfondie de toute la tradition manuscrite et humaniste dont témoigne l'apparat critique ; sans être radicalement différent de celui de G.P. Goold, il est sensiblement plus précis, reportant jusqu'à de menues variantes de graphie des manuscrits que l'auteur a revus et contrôlés personnellement (vol. I, p. lvii-lviii). Les choix opérés, justifiés par des indications paléographiques, confinent, dans certains cas, à la notule critique en signalant les principales solutions adoptées par les éditeurs antérieurs. Minutie précieuse pour qui n'a pas l'ensemble de la critique à sa disposition, minutie excessive parfois et souvent alourdie par les blâmes (*pessime atque inutiliter*, *insane*, *insulse*...) ou par les éloges (*recte*, *multo melius*...) distribués assez inutilement. Le ton polémique, l'apparat fouillé jusqu'à l'excès peuvent lasser l'attention, il n'en reste pas moins que le lecteur exigeant a le sentiment d'avoir en main tous les éléments d'une critique textuelle solide, aboutissement d'un long et austère cheminement dans la recherche.

Les mêmes qualités et les mêmes défauts se retrouvent dans la traduction et dans les notes de R. Scarcia, qui a mis toute sa connaissance de la poésie latine, de Virgile en particulier, au service de Manilius. D'où une traduction juxtalinéaire, dans l'ensemble précise et recherchée, mais appliquée à un texte que le traducteur perd de vue en quelques rares occasions (V, 217, *in un unico flusso di fuoco* traduit non la conjecture insérée *uno... in limite*, mais le texte des manuscrits *uno... in flumine*) ; le commentaire passe au crible le texte dans tous ses aspects littéraires et historiques avec une érudition un peu bavarde, au détriment parfois de la concision nécessaire pour aller à l'essentiel. Manifestement la collection « Valla » laisse à ses éditeurs toute latitude pour développer un commentaire personnel plutôt que de se contenter de notes limitées à l'éclaircissement ou l'information utile. Cette liberté donne un commentaire abondant, riche, complexe, qui comble certaines lacunes de l'introduction, sans toutefois avoir les avantages de la synthèse. Tout aussi exhaustif est le commentaire astronomique/astrologique de S. Feraboli, l'une des spécialistes confirmées de la littérature astrologique dans l'Antiquité. Chaque chapitre, chaque point technique est exposé dans une présentation détaillée, avec les références à la littérature comparable (en grec le plus souvent). Le lecteur saura tout particulièrement gré à S.F. de ne s'être pas contentée de renvois à des textes peu accessibles pour qui n'est pas familier de ces écrits, mais de citer les passages importants, en accompagnant les citations d'une traduction toujours utile, même si le grec des astrologues offre plus de difficultés techniques que de difficultés linguistiques.

Cet ensemble est assorti d'un bref résumé du contenu des trois chants, à la charnière entre la bibliographie et le corps du poème ; de plus, sous la traduction, en regard de l'apparat critique sont signalés les *loci similes* renvoyant aux *Astronomiques* mêmes, ou signalant toute référence utile, indications rapides qui doublent parfois certaines notes (ainsi III, 61) mais permettent au lecteur pressé d'aller droit à l'information essentielle. Enfin un index de la terminologie technique, limité aux noms des constellations et aux notions d'astronomie ou d'astrologie contenues dans les trois derniers chants, complète l'ouvrage.

De cette somme de travaux et de compétences il résulte une édition du plus grand intérêt, qui a l'immense mérite de proposer une lecture renouvelée des *Astronomiques*, utile contrepoids à la philologie anglo-saxonne qui aura dominé tout le xx^{e} siècle. Stimulante pour l'étude du texte, dense, riche des qualités complémentaires de ses auteurs, elle rendra les plus grands services aux lecteurs avertis, s'ils sont de bons italianisants et s'ils ne perdent pas pied dans certaines notes un peu trop copieuses. Il n'en faut que plus regretter l'absence de synthèse dans l'introduction au volume I, notamment pour ce qui relève de la philosophie et de la place qu'occupe le poème dans la littérature latine, l'absence aussi d'un index *rerum* qui couvre l'ensemble des champs (notions historiques, caractéristiques littéraires, faits de langue ou de style) ; cela nuit certainement à l'échèvement de l'entreprise.

J.-H. Abry.

Gérard Fry, *Jérôme lit* l'Ecclésiaste (Collection *Les Pères dans la foi*, n° 79-80) : Paris, éd. J. Migne, 2001, 352 pages.

En s'appuyant sur l'édition de M. Adriaen dans le *Corpus Christianorum* (*CCSL* 72, Turnhout, Brépols, 1959, p. 249-361), dont il corrige une fois le texte biblique (p. 186, n. 21), G. Fry propose, avec de très nombreuses notes, une traduction dans l'ensemble claire et lisible — malgré son parti pris de littéralisme (p. 55-57) — du *Commentaire sur l'Ecclésiaste* de Jérôme. Rédigé à Bethléem dans les années 388-389 — *i. e.* dix ans avant que ne soit entreprise la traduction du texte hébraïque de *l'Ecclésiaste* —, ce travail est dédié à Blesilla, morte prématurément, à Eustochium, ainsi qu'à leur mère Paula, trois aristocrates romaines, chrétiennes, et érudites.

Cette traduction, qui vient accroître le — trop — petit nombre de traductions françaises des œuvres de Jérôme, est précédée d'une Introduction (p. 11-57) et suivie, selon les habitudes de la collection, d'un Guide thématique (p. 319-334), puis de quatre *indices* (« citations bibliques directes », « citations bibliques indirectes », « citations non bibliques », « noms propres ») et d'une « bibliographie abrégée ».

L'Introduction présente, dans ses grandes lignes, la biographie de Jérôme (de sa naissance à Stridon « vers 347 » à son installation en Palestine), à l'aide de l'ouvrage de F. Cavallera, « actualisé » par les travaux de S. Rebenich. Après les *Lehrjahre*, G. Fry s'attache à l'héritage culturel de Jérôme (« héritage profane » et « héritage hébraïque »), puis évoque « Jérôme traducteur et la tradition des Écritures » en présentant successivement les *Hexaples* d'Origène, la *Vetus Latina*, la *Vulgate*, enfin « les Écritures du *Commentaire sur l'Ecclésiaste* ». Vient ensuite une étude plus précise de l'*In Ecclesiasten* hiéronymien. G. Fry énonce alors les raisons qui ont, selon lui, poussé Jérôme à la rédaction de ce commentaire (« Jérôme en persécuté ») : exilé de Rome pour son ascétisme excessif qui aurait même causé la

mort de Blesilla, Jérôme aurait cherché à se défendre, à prouver sa modération dans ce domaine en publiant les « notes du cours donné à cette même Blesilla sur le livre biblique qui est par excellence celui du rejet du monde » (p. 30). Selon G. Fry, cette « motivation apologétique » d'un être toujours en quête du Christ dans les Écritures révèle encore davantage « Jérôme en pédagogue » et « Jérôme en chercheur », mais surtout « Jérôme en exégète ». « La théorie et les moyens » de la méthode hiéronymienne font ressortir l'éclectisme du romain : influences de l'École — allégorisante — d'Alexandrie, plus précisément d'Origène ou/et de ses émules (Grégoire le Thaumaturge, Victorin de Poetovio) ; du courant opposé — littéraliste — représenté par Apollinaire de Laodicée ; des auteurs juifs ; d'un fonds chrétien personnel (par ex. Lactance) ; fonds païen (p. 46 : « Apulée [1 fois], Cicéron [2 fois], Salluste [2 fois] », « Horace [5 fois], Lucrèce [1 fois], Ovide [1 fois] », « Virgile [9 fois] » et « Térence [1 fois] » — commenté par Donat, grammairien romain et maître de Jérôme —). À ces aspects théoriques de la méthode exégétique hiéronymienne succède l'étude de « la pratique » (la « méthode » visant à distinguer les différents sens de l'Écriture, puis les « thèmes » abordés, de trois ordres : personnel — le commentaire est « une parole d'exilé » —, ascétique, et « topique » regroupant des réflexions sur le Christ, l'Église, Dieu, le diable, la providence, la justice divine...) Pour finir, Jérôme se révèle « en écrivain » qui sait adapter son style au genre littéraire (préface en grand style, texte biblique en style de traduction, si l'on peut dire, et commentaire en style simple et peu orné).

Pour prolonger ces questions, le Guide thématique propose, sous la forme d'un catalogue, des pistes de recherches et d'étude — qui mériteraient un approfondissement, comme le reconnaît d'ailleurs l'auteur lui-même (p. 319) —, regroupées en quatre grandes rubriques : « Problèmes de méthode », « Jérôme et les siens », « Jérôme et les autres », « Être chrétien ».

Une troisième façon de mieux comprendre le texte de Jérôme et ses difficultés est offerte au lecteur moderne sous forme de notes de commentaire nombreuses et riches. Elles fournissent, outre des éclaircissements sur la traduction française, quantité de précisions philologiques, linguistiques, grammaticales, philosophiques, littéraires... souvent précieuses et bienvenues, mais parfois insuffisantes : par ex. la note sur 2, 6 n'éclaire pas la pensée de Jérôme.

Toutefois, la lecture du *Commentaire* révèle une dichotomie — pour ne pas dire une divergence ou une contradiction — entre le contenu de l'Introduction et celui des notes. L'Introduction, qui dévoile chez son auteur le goût et l'art de la formule, véhicule et accentue même par son brio et son panache — par désir d'extrême concision, peut-être aussi — une série de clichés déjà bien — trop — répandus sur l'œuvre comme sur la personne de Jérôme, souvent exagérés, voire infondés, qu'aspirent à éradiquer progressivement les enquêtes récentes, en particulier sur la méthode exégétique de Jérôme, qui recherche la *consequentia*, et l'utilisation des sources tant patristiques que classiques...

Pour se borner aux auteurs classiques latins — il y aurait aussi beaucoup à dire, entre autres, sur l'imprécision ou l'insuffisance des renvois aux grands thèmes origéniens, ou la difficulté à trouver un sens et une volonté d'argumentation et de démonstration, qui existent pourtant réellement et animent tout le commentaire hiéronymien, à « cette œuvre » qui, selon G. Fry, « est réellement un fouillis inextricable » (p. 37) —, l'auteur semble en désaccord avec lui-même : le nombre des citations donné dans l'Introduction (p. 46, voir décompte *supra*) d'après l'édition d'Adriaen reprenant les travaux d'H. Hagendahl (*Latin Fathers and the Classics, a Study on the Apologists, Jerome and other Christian Writers*, Studia Graeca et Latina Gotheburgensia 6, Göteborg, 1958, p. 127-129, qui ne figure pas dans la bibliographie) est non seulement démenti et augmenté de deux « citations » par

l'*Index des citations non bibliques* [Horace, *Odes* 1, 11, 7-8 ; Térence, *Phormion*, 454, 12, 1], mais surtout par les notes de commentaire qui proposent des rapprochements judicieux avec Sénèque (p. 196, n. 24 ; p. 199, n. 29 ; p. 239, n. 8), Cicéron (p. 120, n. 2) ou autre emprunt à Cicéron (*perturbatio animi* des *Tusculanes*, 4, 11 — p. 298, n. 16). Ainsi, l'assertion péremptoire de G. Fry (p. 46 : « les citations d'auteurs viennent ponctuer des démonstrations avec lesquelles elles interfèrent, mais qu'elles ne fondent pas. ») est infirmée par le travail de G. Fry qui prouve l'importance du fonds païen, en particulier du substrat philosophique grec qui trouve son prolongement et son expression romaine aussi bien chez les prosateurs que chez les poètes latins. D'ailleurs les rapprochements avec le *De Natura rerum* de Lucrèce ont bien des chances d'être plus nombreux que ne l'ont indiqué les éditeurs, traducteurs, commentateurs de l'*In Ecclesiasten*...

Reste donc à faire une étude fouillée des sources multiples du *Commentaire* hiéronymien, qui, sans nul doute, prouvera que le savoir immense et éclectique de Jérôme est au service d'une argumentation rigoureuse, tendant toujours à démontrer que les affirmations pessimistes et matérialistes du Qohélet sont en réalité les semonces et les encouragements du Christ, et qu'ainsi la justice et la providence divines, bien présentes dans la vie du chrétien, rompent la spirale plaintive du *Vanitas uanitatum*.

Aline Canellis.

P. Annii Flori opera quae exstant omnia, curauit et edidit Ladislaus Havas, ΑΓΑΘΑ, Studia ad philologiam classicam pertinentia quae in aedibus universitatis Debrecenensis rediguntur, Series Latina : Debrecen, 1997, 271 pages.

Spécialiste reconnu de Florus, L. Havas nous propose, dans la collection d'études classiques qu'il dirige dans l'université hongroise de Debrecen, une nouvelle édition de cet auteur. Cette édition ne se limite pas à l'*Epitome*, œuvre pour laquelle L. Havas conserve son titre traditionnel, mais comprend aussi, comme c'était déjà le cas pour l'édition de E. Malcovati, Rome, 1938 puis 1972, et celle donnée par P. Jal dans la CUF en 1967, la page initiale, seule à nous être parvenue, du dialogue *Vergilius orator an poeta ?*, dix courtes poésies transmises, pour neuf d'entre elles par *l'Anthologie latine* et pour la dernière par l'*Histoire auguste*, et même deux expressions, recueillies par le grammairien Charisius, qui les avait relevées dans des lettres à l'empereur Hadrien, toutes œuvres rapportées à un auteur dénommé Florus ; une introduction, rédigée en français, courte et dense, explicite en effet les raisons qui, depuis les recherches de A. Stein, amènent à penser que ces différents ouvrages, aussi hétérogènes soient-ils, sont de la main d'un seul et même personnage : ce Florus dont L. Havas trace le portrait, celui d'un lettré de l'Empire, féru de rhétorique mais capable d'essayer son art dans les genres les plus divers — histoire, rhétorique, poésie —, à l'image de plusieurs de ses contemporains qui transparaissent dans la correspondance de Pline. L'édition, sans traduction, est pourvue d'un index et d'une bibliographie particulièrement fouillée. Mais le point le plus neuf de ce livre est assurément l'apparat critique impressionnant dont L. Havas accompagne le texte. On est admiratif devant la masse de travail accumulée par l'auteur qui a pris la peine d'examiner absolument tous les manuscrits disponibles et propose des *stemmata* complets, développant le schéma envisagé par P. J al. On doit saluer comme il le mérite ce chef d'œuvre de l'érudition hongroise.

Dominique Briquel.

SENECA, *Ricerche sulla natura*, a cura di Piergiorgio PARRONI : Milano Mondadori, 2002, LXIX, 626 pages.

Cette nouvelle édition italienne des *Naturales Quaestiones* paraît six ans après celle de H.M. HINE dans la collection Teubner, qui était accompagnée d'un volume d'études sur le texte. Dans notre compte rendu de ces ouvrages (*REL*, 75, 1997, p. 289-291), nous les avions salués comme un « événement important pour tous les Latinistes ». Cette appréciation s'accorde avec celle de P. PARRONI lui-même (*La nuova edizione* ..., *RFIC*, 125, 1997, p. 113-125), qui reconnaît toute la qualité du travail philologique de son prédécesseur et ne se sépare qu'assez rarement de lui dans son propre établissement du texte.

L'introduction de la présente version comprend d'abord une étude en quatre points sur la pensée et le style dans les *N.Q.* : 1) Sénèque et la science : recherche de la nature et recherche de Dieu ; 2) Les *N.Q.* et la science grecque ; 3) Le langage « dramatique » (terme emprunté à MARCHESI et TRAINA) de Sénèque, homme de science ; 4) La survivance des *N.Q.* Viennent ensuite une note sur la tradition manuscrite et un abrégé (à vrai dire assez copieux) bibliographique. Puis le texte et la traduction en regard sont suivis d'un commentaire et de plusieurs index. Comme le rappellent les préliminaires, l'exploration de la nature n'est pas pour Sénèque une fin en soi, mais la contribution la plus haute au progrès moral et la voie d'accès essentielle vers Dieu. Mais il conduit cette étude avec un esprit scientifique, en s'attachant à la détermination des causes et en s'appuyant avec le plus de constance possible sur l'observation et l'expérience. Ses domaines d'investigation ressortissent à ce qui deviendra la géographie physique, la dynamique terrestre, la géographie astronomique. Il propose, on le sait, une explication des comètes confirmée par la science moderne contre la théorie aristotélicienne longtemps triomphante : elles ne viennent pas de tourbillons issus d'exhalaisons produites par la terre, mais sont des corps célestes non différents des planètes. Son information est vaste et provient de sources nombreuses, même si elles sont sans doute, pour une large part, doxographiques. Du point de vue de l'expression, les *N.Q.* ne se distinguent en rien des autres traités, sinon que le souci de convaincre, augmenté par l'approche sentie de la mort et les attitudes aberrantes des contemporains, y est encore davantage présent. Il s'agit de montrer que la science présuppose la morale, qu'elle aide à son enseignement, qu'elle ouvre des voies plus élevées. Toutes les techniques de persuasion sont mises au service de ce projet. L'interlocuteur est Lucilius mais aussi et surtout n'importe quel homme capable d'entendre le propos et d'y adhérer. Il est là pour avancer des objections dont la réfutation permet à la pensée sénéquienne de s'exprimer dans toute sa force et toutes ses nuances. C'est un double dynamique. Un bon aperçu est donné sur les figures de style et sur leur usage dans la direction d'âme. Pour la généalogie des manuscrits, le stemma de HINE est conservé, soit à partir de l'archétype distinction de deux sous-archétypes, dont le premier ne conserve pour témoin qu'un manuscrit entier *Z* et le second se subdivise en trois souches : la première aboutit, d'une part, à *R* et, d'autre part, à *ABV*, la deuxième à *F* et *H*, tandis que la troisième se répartit en deux troncs, l'un menant à *P* et *R*, l'autre à *U* et *W*. Quant à l'ordre des livres, PARRONI suit HINE qui, au demeurant, n'était pas le premier à estimer que dans l'archétype le livre III venait en tête, puisque aussi bien Sénèque proclame dans la préface son intention d'écrire une œuvre de grande importance et souligne la nécessité de hâter l'accomplissement d'une tâche entreprise dans la vieillesse. Ainsi, l'ordre primitif serait III, IVa, IVb, V, VI, VII, I, II, soit l'ordre *grandinem* (d'après le premier mot de IVb) de Gercke, avec cette différence que III et IVa seraient passés ultérieurement après I et II. Son principe directeur aurait été le traitement successif de trois éléments : eau (III, IVa), air (IVb, V, VI), feu (VII, I, II).

Pour le choix des leçons, signalons deux cas où PARRONI nous paraît avoir raison contre HINE : *imitationem* au lieu de *mutationem* (I, 7, 1), *illis* au lieu de *illo* (III, 18, 1). La traduction manifeste le même souci de clarté que celle d'OLTRAMARE mais avec une heureuse volonté de rester plus près du texte, d'éviter les transpositions explicatives. C'est sans doute affaire d'époque !

François-Régis CHAUMARTIN.

Paolo GATTI, *Un glossario bernense (Bern, Burgerbibliothek, A.91 [18]). Edizione e commento*, Editrice Università degli Studi di Trento, Dipartimento di Scienze Filologiche e Storiche, coll. Labirinti n° 55 : Trento, 2001, 84 pages.

Monsieur GATTI, qui s'intéresse plus spécialement aux listes tardives de synonymes dits *Synonyma Ciceronis*, nous donne dans ce mince ouvrage l'édition d'un glossaire carolingien et de ses ajouts du x^e^ siècle, postérieurs donc d'une centaine d'années. Le texte était connu de HAGEN, et de courts extraits en furent publiés par LOEWE (*Prodromus...*, 1876, p. 158-161) puis par GOETZ (*De glossariorum Latinorum origine et fatis*, 1923, p. 294-295). Aucun des deux savants ne jugea cependant une publication intégrale digne d'intérêt : sans doute étaient-ils rebutés par l'aspect très imparfait de ces travaux lexicographiques. Les modernes, au contraire, s'attachent volontiers à des caractéristiques qui rendent sensibles le travail même de compilation, et nous permettent d'en surprendre l'auteur au travail. C'est sans doute ce qui a séduit le savant italien. De fait, on ne saurait trop le féliciter de nous livrer ainsi le texte d'une copie qui assurait la transmission d'un savoir antérieur à la Renaissance carolingienne. Comme le glossaire témoignait lui-même du niveau des connaissances du premier Haut Moyen Âge (finissant ?), s'ajoute donc à l'intérêt proprement lexicographique la qualité d'un témoignage historique sur la maîtrise de la culture antique dans *deux* périodes consécutives : celle de la copie, et antérieurement, celle de la compilation.

Si l'on doit donc se féliciter de l'initiative, sa mise en œuvre ne peut prétendre aux mêmes éloges. L'édition se veut — heureusement — critique, et l'on a effectivement de multiples occasions d'apprécier l'opportunité des interventions de P. GATTI ; mais l'auteur hésite constamment avec la tentation d'une reprise, en fait, diplomatique. L'apparat attaché à un manuscrit unique est le plus souvent redondant avec l'usage de signes critiques dans le texte : que nous apporte, à propos de I 5 : *aluncina<re> : vana somniari[a]*, la précision « Aluncinare : vana somniari *scripsi* : Aluncina vana somniaria *trad.* » ? Mais surtout, l'auteur n'est pas constant dans son usage : s'il note dans le texte additions et retranchements à l'aide d'un jeu de parenthèses, il laisse les substitutions pour l'apparat, où il faudra donc chercher la graphie originale de *oleto* (*oluto* I 144) ou de *dracunculus* (*drahunculus* I 166). Parfois, la substitution, en quelque sorte clandestine, est même contestable : pourquoi rétablir le premier *l* de *xilobalsamum* (I 180) dissimilé en *r* dans les deux occurrences du manuscrit ? Il était bien préférable d'opter une bonne fois pour le texte corrigé, et de rejeter dans l'apparat l'orthographe du manuscrit, d'autant que la disposition typographique très lisible ne condamne pas ledit apparat, comme trop souvent, au découragement des lecteurs. Cette désastreuse irrésolution affecte même le commentaire, puisque l'auteur l'a encombré avec la transcription alphabétique correcte des mots grecs, toujours écrits dans le manuscrit en alphabet latin : ne pouvait-il le signaler au début — ou dans un appendice sur l'orthographe du copiste, qui eût été bien venu ! — et rétablir le texte correct ?

Le commentaire des lemmes est souvent heureux, en particulier quand il établit

des parallèles, avec les glossaires le plus souvent, mais aussi avec des textes littéraires, comme Fulgence *Serm.* pour I 188. Il est cependant parfois un peu court : était-il difficile de lire (I 230) *sed esto : fac : consentio*, c'est-à-dire une série de synonymes, dans ce qui reste mystérieux pour l'éditeur, sous la forme *sedesto fcceconsencio* ? Par ailleurs, nous avons relevé près de cent cinquante lemmes donnés sans un mot d'explication sur un total de quatre-cent quarante-huit : la présence d'un mot aussi rare que *faustitas*, mal compris, qui plus est, dans le glossaire (II 83), méritait sans doute une note. De plus, manque cruellement une typologie des notices : *differentiæ* (II 93 ou 177 — la traduction proposée en commentaire nous semble reposer sur un contre-sens), *idiomata* (I 229), étymologies (I 43), traduction du grec (I 130), glose du latin (II 100), etc.

On peut enfin légitimement reprocher à l'ouvrage l'absence d'outils destinés à en faciliter la consultation : il était pourtant simple de dresser une liste des mots rares ou inconnus qu'on trouve dans les deux listes, alors même qu'ils sont parfois signalés comme tels dans le commentaire, comme I 245 : *philostoricus*, glosé *amator isthorie* (*sic* !) ; simple aussi, de reprendre d'une manière synthétique les sources identifiables, comme Lucain IX, fort astucieusement identifié par P. Gatti à l'origine d'une série de mots pourtant altérés en I 224-226. Le panorama des sources mises à contribution par le lexicographe mêle en effet les Ecritures à la littérature païenne d'une façon qui pique la curiosité : une bibliothèque monastique est-elle identifiable ? Enfin, une liste des mots grecs n'était pas inutile, d'autant que les deux glossaires ici publiés viennent dans le manuscrit après des éléments d'un lexique grec... Pour tout cela, il aurait fallu que l'auteur eût pour sa publication un autre but que le « simple » — mais louable — souci de livrer un document nouveau à notre connaissance. Il avait les outils pour exploiter à fond ce texte : faut-il le remercier de en nous laisser le soin ?

Guillaume Bonnet.

José Martinez Gazquez, *Petri* Galleci *Opera omnia quae extant* (Collection Millenio Medievale 20, Testi 8) : Florence, Edizioni del Galluzzo, 2000, 196 pages.

Pierre Gallego, qui a vécu de 1200 environ à 1267, était Franciscain. Confesseur du roi Alphonse X le Sage, il peut passer pour le type même de l'homme cultivé, doté d'une curiosité encyclopédique. Les trois textes écrits par ce religieux et édités par J. Martinez Gazquez ressortissent à des registres tout à fait différents, puisqu'il s'agit d'une *Summa de Astronomia*, d'un *Liber de animalibus* et d'une *Regitiua domus*. Ce dernier texte se résume à une série de conseils de gestion domestique concernant à la fois les personnes et les biens. La source, un certain « Antecer », n'a pas été identifiée par l'éditeur. Ce même personnage apparaît également dans le *Livre sur les animaux* qui résume dans l'ensemble son homologue aristotélicien, *via* la traduction de Jean Scot Érigène et les commentaires d'Averroès. Le plus intéressant reste le premier texte sur l'astronomie où l'auteur se réfère explicitement à Ptolémée, Al-Fargânî et des auteurs latins comme Macrobe (l. 639-644/*In somn.* I, 20-26, mais aussi l. 645-662) ou Martianus Capella. J. Martinez Gazquez évoque également un certain Juan Gil de Zamora qui aurait utilisé la même source que Pierre Gallego pour les rapports de grandeur dans les orbites et dimensions planétaires. En fait, l'hypothèse d'un cercle lunaire cent fois plus grand que celui de la Terre est tirée des *Noces de Philologie et*

Mercure de Martianus Capella, VIII, 858 et non 451 (*cf*. p. 58 note) ou 461 (*cf*. p. 181).

Soucieux d'établir des filiations en fonction des références citées, l'éditeur n'a peut-être pas assez pris en compte les parties non référencées du texte — qui sont relativement nombreuses pour la *Summa*. Sont-elles personnelles ? Sans doute pas toutes. C'est ainsi que la *Summa* se termine par des considérations astrologiques sur les différentes planètes, précédées de calculs de longueurs et de surfaces au milieu desquels se trouvent — étrangement — des définitions des nombres linéaires, plans ou solides (p. 60, l. 687-701). Or ces données se retrouvent également chez les deux auteurs latins nommément cités juste avant (Macrobe, *In somn*. I, 5, 12-13 ; Martianus Capella, *De nupt*. VII, 754). Les sources latines ne doivent donc pas être minimisées, ni dévalorisées comme le fait J. Samso qui, dans l'appendice sur « La cultura astronomica de Pedro Gallego », affirme : « Al-Fargânî paraît être son unique source sérieuse ».

L'édition, d'autre part, est soignée. Chacun des trois textes est précédé d'une introduction. Et l'appendice est suivi de trois Index, le premier sur les manuscrits cités, le deuxième sur les thèmes les plus importants et le troisième sur les noms de personnes et de lieux. Peu de coquilles, sinon des fautes d'accent et d'orthographe dans les citations françaises et, dans l'apparat critique, des inversions de chiffres (*cf*. le bas des pages 101, 107, 124, 145). Enfin, la référence à l'ouvrage de O. Neugebauer (p. 180, n. 13) est incomplète.

Cependant, on peut s'interroger sur l'intérêt d'une telle édition, et ce pour trois raisons. La première est que le travail a déjà été fait, en partie pour les deux premiers textes et en totalité pour le dernier, par A. Pelzer (auquel se réfère d'ailleurs J. Martinez Gazquez), dans une étude déjà ancienne : « Un traducteur inconnu : Pierre Gallego, franciscain et premier évêque de Carthagène » (*Miscellanea F. Ehrle* I, Roma, 1924, p. 407-456). Or — et c'est la deuxième raison — peut-on parler de traduction ici ? Sans doute pas, comme le remarque encore l'éditeur : « Assurément, il faudrait préciser de façon plus détaillée le sens que P. Gallego donnait aux termes *transferre*, *translatio*..., qu'il emploie dans son œuvre pour se référer à son travail » (p. 74), car Gallego ne traduit pas, mais résume et entremêle les textes (traductions et commentaires) qu'il a sous les yeux. Enfin, et là encore il suffit de suivre l'éditeur, le succès confidentiel de ces écrits témoigne du peu d'influence qu'ils ont exercé.

C'est dommage, car, issus du *Studium Arabicum et Latinum* de Murcia (fondé en 1265, à l'époque de P. Gallego), d'autres textes — de vraies traductions — mériteraient des éditions qui permettraient à tout le moins des études comparatives dans l'art de la traduction.

Béatrice Bakhouche.

Flavii Cresconii Corippi *Iohannidos liber tertius*, a cura di Chiara O. Tommasi Moreschini : Firenze, Felice Le Monnier, 2001, 336 pages.

Après le livre I grâce à M. A. Vinchesi en 1983 puis le livre II par les soins de l'auteur de ces lignes, c'est au tour du livre III de la *Johannide* de Corippe, épopée panégyrique en 8 livres des années 550, de faire l'objet d'une édition introduite, critique, traduite et commentée. Il s'agit ici, disons-le d'emblée, d'un excellent travail, issu d'une thèse de doctorat soutenue en février 2000 à l'Université de Pise.

L'introduction de 33 pages, en trois points scandés par des citations de Dante, propose d'abord une bonne étude stylistique du poème, singulièrement de son

usage de l'imitation conçue comme *retractatio in melius*, et surtout de l'imitation virgilienne (l'auteur fait voir dans l'écriture corippéenne à cet égard « un projet esthétique cohérent », où la présence de l'*Enéide* est filtrée par une poétique chrétienne, encore que cela pose aussi quelques problèmes, bien mis en lumière par un récent essai de F. E. Consolino), mais aussi de l'influence lucanienne, « subordonnée aux exigences fonctionnelles de la narration », et de celle de bien d'autres auteurs, en une *poikilia* harmonieuse en général (pour le recours direct aux modèles grecs (p. 19 n. 48, p. 261 au v. 349), je reste en revanche plus sceptique). — Après quoi Ch. Tommasi, passant à la question délicate du public de Corippe, étudie le texte comme un produit de la littérature de cour. Cette dernière est ici philobyzantine et « animée d'une *Weltanschauung* quasi manichéenne » ; Byzance y est l'héritière de Rome, et seul l'empire chrétien possède la grandeur et la vérité. L'éditeur montre alors quelle place, dans le cadre du sujet retenu par le poète, pouvait et devait prendre le livre III : celle d'une nécessaire « archéologie » du conflit (le problème se pose cependant ici du découpage de la matière par l'auteur : outre qu'on eût souhaité un plan, le récit de Liberatus ne permet guère de séparer le livre III du livre IV où il se poursuit, et puisque Ch. Tommasi s'intéresse très justement à la « section d'or » dans son texte (v. 125, v. 285), on observera que le livre III s'achève précisément à la « section d'or » de l'analepse susdite). Sont ensuite abordés le portrait de Jean, le héros, même s'il est ici plutôt discret, et l'importance des idées d'ordre et de *kosmos* pour Corippe. Ce dernier chante par ailleurs une sorte de guerre sainte, concept alors assez novateur et porteur d'un riche avenir. — Enfin la dernière partie de l'introduction, en examinant le rapport des Romains aux barbares, s'interroge sur l'apport de Corippe aux études berbères et sur la portée de son dualisme, par exemple à travers le portrait des chefs : la peinture des Maures ne relève certes pas que du cliché littéraire chez cet auteur qui sait voir et faire voir, fût-ce à travers le filtre de bien des textes antérieurs, en un singulier tour de force, mais tout aboutit quand même, en dernier ressort, à une lutte entre le bien et le mal, surtout en matière religieuse, comme le montre à merveille la scène de divination du livre III. Autant de vues auxquelles on ne peut que souscrire, et dont j'ai étudié l'environnement esthétique dans un livre à paraître.

Un « appendice » présente brièvement le poème, son titre, sa tradition manuscrite et ses éditions ; il insiste justement sur les problèmes posés à l'éditeur par la médiocrité de l'unique manuscrit, qu'on ne sait bien souvent s'il faut corriger ou respecter, jusque dans des formes étranges en un poème certes tardif mais fort classique encore. Ch. Tommasi fait le choix d'un conservatisme raisonné, fondé sur l'examen personnel du *Triuultianus* 686, ce qui reste bien utile, comme on le voit au v. 122. Quelques mots sont enfin dits de l'auteur, de son nom, de sa carrière (l'éditeur refusant sagement de voir au v. 25 de la Préface une allusion à une préalable production « bucolique »), et de sa composition du poème à la hâte (sans tenir compte cependant de la longueur du texte, troublante, car exceptionnelle pour un manifeste qu'il faut déclamer « à chaud »).

Le texte (de 460 vers) est ensuite fourni, avec un apparat critique semi-positif des plus complets, puis suivi d'une traduction italienne précise. Celle-ci ne lui faisant pas face et ne reproduisant pas la numérotation des vers latins, il n'est malheureusement pas toujours commode de la rapporter au texte. La ponctuation du texte latin aurait pu être améliorée, car elle n'est pas toujours en rapport évident avec la traduction (par exemple avec le double point de la fin du v. 20, ou avec la virgule de la fin du v. 25, puisque *feruens* est rattaché par la traductrice à *autumnus* et non pas à *ardor*). Le choix des leçons peut être, comme toujours, contestable çà et là (par exemple *Phoebi candente sub axe*, suggéré par G. B. Conte, au v. 26), mais sans présenter d'apports personnels nombreux il est globalement heureux, et tou-

jours soigneusement justifié dans le minutieux commentaire qui suit la traduction : ainsi pour *alte* suggéré par l'auteur au v. 166.

Ce commentaire de 220 pages constitue l'apport principal de ce livre. Linéaire, il distingue dans le chant III plusieurs sections, dont il propose d'abord une interprétation globale puis une exégèse vers par vers. On relèvera ainsi de très bonnes pages sur la consultation oraculaire (127 *sqq*) ou le tableau de la peste (255 *sqq*). Rien n'échappe à Ch. Tommasi des problèmes textuels, philologiques, stylistiques, géographiques, historiques ou idéologiques ; des parallèles nombreux, jamais gratuits et toujours commentés, font bien mesurer l'ampleur de la culture de ce *grammaticus* du VI^e^ siècle... et de son commentateur du XXI^e^ ! Ce dernier, de fait, indique et utilise une bibliographie de 35 pages, dans laquelle entrent des travaux encore inédits en 2001 et exploités avec une honnêteté digne d'éloges. On peut évidemment observer ici ou là quelques flottements : p. 125, à propos du v. 73, la reconquête romaine se situe en 533 et non en 543, et Mazzucchelli compte bien les 30 ans ici mentionnés à partir de 543, mais il s'agit là de la date du détachement d'Antalas envers l'Empire ; p. 129, la référence au culte du Saturne africain, dans la scène de la divination, semble assez discutable à plusieurs historiens... On pourrait aussi souhaiter ici ou là quelques approfondissements : à propos du v. 195, la p. 194 ne dit rien de l'association, *a priori* hardie chez un panégyriste des Byzantins (même si c'est un tribun militaire d'origine africaine qui est censé ici parler), du règne des Vandales à la joie des Africains — c'est que si l'expédition de 533 avait été lancée par Justinien l'orthodoxe contre un royaume hérétique, Africains et Byzantins avaient bien vite compris que les Berbères représentaient un danger plus redoutable ; il y aurait également lieu de s'interroger sur la récurrence, tout à fait étonnante chez un auteur chrétien, des concepts de *fatum*, *fortuna*, *sors*... Mais ce ne sont là que des réserves infimes : je redirai donc qu'il s'agit ici d'un ouvrage de très grande qualité, remarquable surtout par l'extrême finesse de ses analyses littéraires, et qui valorise pleinement un texte aussi intéressant que méconnu. Souhaitons que les cinq autres livres de cette épopée bénéficient eux aussi du zèle de chercheurs de l'envergure de Ch. Tommasi ! Six pages d'index sélectifs parachèvent ce livre d'une présentation matérielle presque irréprochable.

Vincent Zarini.

Denys d'Halicarnasse, Rome et la conquête de l'Italie aux IV^e^ et III^e^ siècles avant J.-C., Pittia (S.) *& alii* edd. : Paris, Belles Lettres, 2002, Collection *Fragments*, 576 pages.

Cet ouvrage regroupe les fragments conservés des livres 14 à 20 des *Antiquités Romaines*. Le choix d'une telle sélection, qui exclut les fragments des livres 12 et 13, repose sur un argument de cohérence narrative dont s'expliquent les auteurs dans la Préface : recueillir le témoignage dionysien touchant à l'histoire de la conquête romaine de l'Italie aux IV^e^ et III^e^ siècles. L'équipe de philologues et d'historiens qui a pris en charge cette publication sous la direction de Sylvie Pittia, Maître de Conférences à l'Université d'Aix-Marseille I, se propose donc de nous fournir un nouveau classement et une traduction française inédite du texte grec des sept derniers livres des *Antiquités Romaines*, accompagnés d'un riche commentaire. Pour établir le texte, les auteurs ont travaillé sur les éditions successives des fragments, consultant ponctuellement les manuscrits quand l'apparat ou le texte grec des éditions présentaient des divergences ou des erreurs manifestes.

Une substantielle introduction (p. 11-89), claire et synthétique, commence par faire le point des connaissances sur la vie et l'œuvre de Denys d'Halicarnasse ainsi que sur son projet historiographique. Sous un paragraphe intitulé « Les lecteurs

de D.H. » (p. 16-26), elle présente l'histoire de la fortune du texte, depuis les compilateurs byzantins jusqu'aux commentateurs de l'école italienne du XX^e^ siècle. Il y est alors bien souligné que les fragments qui nous sont parvenus sont le résultat d'une double composition : certains passages sont, selon toute vraisemblance, l'œuvre de Denys, tandis que d'autres sont des versions résumées ou abrégées de son texte par les Byzantins. Les deux étapes de la réception du texte dionysien par les historiens de l'époque moderne sont ensuite rappelées : alors que les *AR* jouissaient d'un prestige certain jusqu'au XVIII^e^ siècle, leur valeur historique est à partir de ce moment vivement contestée. Devenue la cible privilégiée de l'hypercritique au XIX^e^ siècle, l'œuvre n'est réhabilitée que depuis une trentaine d'années.

Un assez long développement (p. 27-48) tente ensuite de dégager d'un dossier philologique complexe les grands traits de la transmission du texte, et en rappelle les difficultés : s'assurer du recensement des manuscrits comprenant des extraits dionysiens, fournir un classement ordonné des fragments recueillis. L'histoire des éditions, brièvement retracée, met l'accent sur la nature distincte de deux catégories de fragments : d'une part les *excerpta* issus des traités byzantins thématiques, d'autre part le texte de deux manuscrits du XV^e^ siècle découverts par A. Mai en 1815, les manuscrits ambrosiens A 80 sup. et Q 13 sup. (on est d'ailleurs à ce propos un peu surpris que les auteurs parlent ensuite globalement de « l'*Ambrosianus* » sans préciser duquel des deux manuscrits il s'agit). Cette présentation s'achève sur le constat suivant : le classement des fragments admis en dernier lieu, qui se fonde sur l'édition de A. Mai (1816), reprise ensuite par A. Kiessling (1870) et C. Jacoby (1905) pour la collection Teubner, pose des problèmes d'ordre chronologique. L'ambition de l'ouvrage bilingue dirigé par Sylvie Pittia est précisément de présenter un état du texte plus respectueux de l'ordre initial des fragments, en suivant la chronologie dionysienne et éventuellement ses erreurs, sans chercher à les harmoniser avec la vulgate livienne. La difficulté du découpage entre les livres n'est pas éludée (p. 44) et fait l'objet d'une synthèse où arguments chronologiques ou thématiques viennent appuyer les choix parfois novateurs opérés par les auteurs. Une série de tableaux (p. 49-66) résume les résultats acquis : le premier donne un aperçu des principaux manuscrits par lesquels les fragments nous sont parvenus, le second fait ressortir ce que les auteurs désignent comme les différentes « branches du texte », deux autres établissent utilement les conversions entre le classement proposé par les auteurs du livre et l'édition de C. Jacoby. Un résumé du contenu historique auquel font référence les fragments, organisé en quatre parties (la résistance face aux Gaulois, les guerres samnites, l'intervention de Pyrrhus en Italie, les digressions sur le monde grec), prolonge cette introduction qui s'achève sur un examen des sources identifiées ou supposées de ces livres (auteurs grecs, auteurs romains écrivant en grec, historiens écrivant en latin).

Le corps du livre présente le texte grec en regard d'une traduction française inédite, précise et agréable à lire. Pour chaque livre, les fragments sont situés chronologiquement et thématiquement grâce à un titre. Les notes, abondantes, plus ou moins spécialisées, sont regroupées à la fin de chaque livre et apportent tantôt des éclaircissements historiques, ethnographiques, toponymiques, lexicaux, tantôt des justifications de choix de texte.

Quatre annexes présentent successivement les fragments de Stéphane de Byzance se rapportant aux livres 14 à 20 des *A.R.*, les Fragments de D.H. connus par la *Souda*, de nombreuses cartes et tableaux, enfin un tableau synoptique D.H./Tite-Live/autres auteurs anciens. Une bibliographie d'une vingtaine de pages et un *index rerum et nominum* complètent ce beau volume.

On saura gré aux auteurs de combler ici une importante lacune bibliographique et de fournir un outil commode et utile à de nombreux égards : il rend d'abord accessible, par une traduction française, un texte peu commenté, qui constitue pourtant une source essentielle pour l'histoire de la République romaine des IV^e^ et III^e^ siècles. En proposant ensuite au non-spécialiste comme au chercheur un commentaire fourni de ce texte, il contribue au renouveau des études dionysiennes et souligne l'intérêt que présente pour l'historien ou l'archéologue l'exploitation d'une source longtemps négligée. Enfin, en se présentant explicite ment comme provisoire, il appelle un véritable travail d'édition des fragments fondé sur un examen paléographique et codicologique exhaustif de la tradition manuscrite.

Mélina LÉVY